

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME VI — N° 1
SEPTEMBRE 1927

SOMMAIRE

	Pages
Une lettre inédite d'Octave Pirmez	1
Funérailles de Georges Eeckhoud (Discours de M. Hubert Krains, Directeur de l'Académie)	11
Le fonds des Lettres	15
Concours	16

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME VI

UNE LETTRE INÉDITE D'OCTAVE PIRMEZ

Grâce à l'obligeante intervention de M^le Louise Heger, nous avons pu récemment prendre connaissance d'une lettre inédite d'Octave Pirmez.

Il s'agit d'une lettre datée de 1863, donc antérieure, de plusieurs années, à celles qui furent publiées par José de Copin et par Siret. La correspondance avec Siret commence en 1869, celle avec José de Copin en 1874 seulement.

La lettre est adressée à Lambert Jacquelart, au lendemain de la publication des *Feuillées*. Pirmez est âgé de trente et un ans. Il n'a pas encore été frappé par la grande douleur dont-il demeurera inguérissable : son frère Fernand, celui dont il évoquera plus tard, dans *Remo*, l'âme ardente, vit encore et stimule sa pensée, ses ambitions. Au cours d'un voyage en Allemagne, d'Aix-la-Chapelle, le 18 mai 1863, Pirmez répond à Lambert Jacquelart qui lui a écrit au sujet des *Feuillées*. A cet ami, il explique les intentions qui l'ont conduit dans la composition de ce premier livre. Et c'est vraiment toute une profession de foi littéraire.

Celui à qui Pirmez découvre ainsi sa pensée, ses inspirations, a évidemment toute sa confiance. C'est d'ailleurs, une personnalité intéressante.

Lambert Jacquelart, qui est né à Diekirch en 1820, et qui mourut en 1908, vit dans son domaine de Gërimont, près de Longlier, une vie analogue à celle de Pirmez à Acoz. Ce châtelain pourrait ne s'intéresser qu'à l'administration de ses biens et à la chasse, mais il a la passion de l'Art. Il peint. Il fait,

de l'eau forte. Il compose des illustrations pour *Don Quichotte*. Une étroite amitié l'unit à Eugène Smits, le noble artiste qu'il a connu tout jeune, à Arlon, à l'époque où le père de Smits était gouverneur de la province. C'est par Smits, fidèle ami de Pirmez, qu'il a connu l'écrivain. Celui-ci fait des visites à Gérumont ; Jacquelart va chasser à Acoz. Les deux hommes ont les mêmes goûts ; ils aiment tous deux la vie ardente dans la nature, ils ont tous deux l'ambition d'évoquer en des œuvres le langage de celle-ci, son langage profond. Pirmez a fait hommage à Jacquemart d'un exemplaire de *Feuillées*. Jacquelart lui a écrit au sujet du livre. Et voici ce que Pirmez lui répond :

Mon cher Jacquelart,

Puisque dans votre aimable lettre vous parlez si complaisamment des « Feuillées », je veux vous en reparler. Ce livre, que vous avez parfaitement jugé, qui est comme l'écho des voix intimes de l'âme que le souffle de la vie fait résonner en nous, n'a qu'un défaut grave : celui, comme vous le dites, de ne s'adresser qu'à un petit nombre de lecteurs ; mais ce défaut aux yeux des hommes peut être une qualité devant Dieu ; je savais parfaitement en le publiant qu'il ne devait pas exciter l'intérêt, j'accomplissais un devoir, me semblait-il, en produisant un livre de style mesuré et de ferme honnêteté, qui pût m'être une consolation à mes derniers moments, si je devais périr avant d'avoir réalisé mes espérances. Une pensée le résume : « Au-dessus de la raison mathématique veille la raison amoureuse ». Mais j'ai dû me contenir pour la produire en cette forme académique, en ce style lapidaire, gravement mouvementé, qui le rend si ennuyeux pour la foule. N'écoutant que mes instincts, j'eusse offert au public une œuvre bruyante, à la frondaison capricieuse, aux jets jaillissant entremêlés comme les sauvageons de la forêt, mais ce bruyant, ce coloris réaliste, ces angles aigus, ces crudités d'expression et ces allures joyeuses ont en elles un germe de mort : leur pénétration matérielle. La pensée s'étiole sous l'accent terrestre qui la colore ; les palpitations dermales, dirai-je, la sève

répandue, le style qui ruisselle instinctivement s'anéantissent par le temps, tandis que la tranquillité magistrale où s'exprime une vie sourde et condensée lui résiste. Voyez les sphynx mornes des sables, ils bravent les siècles. Il n'est qu'une chose noblement durable : le principe. Il faut l'exprimer avec concision sans négliger le coloris. La prolixité dans le détail donne prise à la mort, comme le grand corps où la nature a prodigué les chairs. De l'agitation extérieure nous devons nous élever à la sérénité de l'abstraction, des conséquences à la cause primordiale. Tristesse pourtant de sacrifier notre vie si courte, nos printemps, nos naïves tendresses qui en font tout le charme ! Tristesse de laisser se pétrifier ces gouttes de rosée que nous eussions voulu offrir aux fauvettes ! Tristesse de faire abandon de notre être, de le sacrifier aux froids principes, à ce noir granit dont la dureté inaltérable est le seul mérite ! Cependant, cet abandon de la nature au principe, de la réalité à l'idéal, n'est pas sans nous faire naître une certaine sécheresse à l'endroit des hommes. Imaginez un lac qui réverbère le ciel et refuse de refléter les herbes de ses rives. Envisageant la question à un point de vue plus large encore, nous trouverons peut-être que c'est par orgueil que nous voulons être faits d'une seule pièce, graves et austères. Nous faisons-nous ou ne sommes-nous pas plutôt des instruments de Dieu, à plusieurs cordes, dont les unes sont graves et les autres des chanterelles ? Si notre nature est multiple, ferons-nous le sacrifice des unes aux autres ? L'harmonie ne se produit-elle que d'une voix ou d'un accord de voix différentes ? Cette crainte, ou cette prudence qui nous conseille de ne montrer qu'une seule face de notre âme est-elle prudence de bon aloi ? Nous en doutons, malgré nos « Feuillées » ; et parfois, voyant l'indifférence avec laquelle ce livre est accueilli, nous regrettons notre enivrement par l'idéal. Nous nous disons que nous devons peut-être imiter le chêne ; l'écorce en est rude ; le tronc, où monte le scarabée, sévère ; les rameaux difformes ; mais ses feuilles éphémères remuent doucement à la brise, et pendant qu'à la cime fourchue bataillent les corneilles, à ses premiers rameaux roucoulent les palombes. C'est l'image de la vie naturelle, du réalisme, où cette vie franchement acceptée doit se montrer sous tous ses aspects, principe qui est combattu par les classiques dont le but est l'épuration des sentiments, et, si je puis m'exprimer ainsi, l'ébranchement de l'arbre vierge ; en cela ils portent atteinte à la liberté et à la spontanéité des

cœurs, et le frein qu'ils y mettent entrave à la fois la franchise et la vérité dans leur marche primesautière. L'école classique, souvent injurieuse pour la nature, honteuse de ses créations qui lui semblent malpropres, rougissant des incartades de la passion, et viciée par sa grande civilisation, donne pour revers à son amour de l'idéal le mépris du réel. Marchant à cloche-pied, dirait-on, sur le sol ferme et large, impatiente de le quitter, elle a toute la disgrâce d'un être boiteux, enviant l'oiseau et méprisant le reptile. Elle sacrifie l'humanité à ses aspirations artistiques, comme si notre amour n'était pas assez vaste pour aimer le Ciel et encore la Terre. Cette école — expérience amère ! — qui méprise l'humanité, en est la plus révérée, par cela même qu'elle lui parle cavalièrement, de sa hauteur. Elle vit, tandis que les œuvres réalistes, après un moment de vogue, tombent dans l'oubli. Mais il en est autrement de certaines œuvres réalistes chez lesquelles la forme n'emporte point le fond, où elle n'est pour ainsi dire que l'accessoire, où la couleur n'est que la lueur d'un profond sentiment de haine ou d'amour. Juvénal nous est resté aussi bien que Virgile.

Cependant les questions littéraires aussi bien que les questions philosophiques sont complexes. On chemine d'abord sur la grand'-route, puis le chemin se bifurque, et bientôt, selon qu'on se décide pour la droite ou pour la gauche, on arrive au carrefour où l'on doit de nouveau s'orienter.

Virgile est classique, mais il ne faut cependant pas le confondre avec le classique Racine. Les classiques du XVII^e siècle ne sont qu'un reflet de l'école ancienne. Le poète de Mantoue avait le grand mérite d'être primesautier et de s'être inspiré à la véritable source : la nature, tandis que Racine, homme de Cour, était plus familier des parquets de Versailles que des agrestes paturages. Ce dernier durera comme durent les momies des Pharaons, grandes, froides et inanimées, bien qu'humaines. La sève ne circule pas en toutes ses veines, mais en ce front, point culminant de l'être ; les instincts naturels sont anéantis sous la despotique emprise de la raison.

Beaucoup se sont imaginé faussement que pour être réaliste il fallait être vulgaire ; ils ont recherché le trivial de parti pris, et se sont réjoui d'avoir exprimé exactement l'ignoble. Leurs œuvres sont froides, appesanties sous le faix charnel ; elles ont l'épaisseur et la fermeté sans avoir la majesté, elles sont terre et se pulvériseront.

Ce qui leur manque c'est le pittoresque ; or, le pittoresque est l'expression des cœurs libres et altiers, et la forme que prend la vie quand elle jaillit de source. Défions-nous donc de ce faux réalisme qui nous en impose et qui, voulant nous étaler des monts, nous jette des cailloux. Deux bras irréfléchis qui cassent des pierres sur la grand'route ne valent pas la main d'un portefaix qui nous tire d'un précipice. L'héroïsme s'évanouit devant les platitudes normales. Soyons réels, et populaires, mais soyons grands, que notre âme transforme en vêtements de pourpre les haillons squalides pour que l'esprit reluise sous la matière abjecte. Voilà le vrai miracle à faire ! Non rendre l'idéal vulgaire, mais idéaliser la terre ; spiritualiser le monstre sans dénaturer l'âme, marier l'esprit à la matière pour relever cette dernière, et obtenir d'elle un enfant spirituel, de santé robuste.

Si la beauté plastique nous fait défaut, ayons au moins la beauté spirituelle. Représentons, si nous l'aimons, la misère, les haillons, la fange même, mais pénétrons-les de notre âme, montrons y le grand esprit qui anime toutes choses ; ennoblissons cette terre, rachetons la en descendant à elle, et faisons que toute apparence soit éloquente.

Si enfin nous devons résumer cette question d'école, nous dirions qu'il ne doit point y avoir d'école, ni classique ni réaliste, qu'il doit y avoir des esprits individuels, des âmes libres vivantes, les unes pour le ciel si telle est leur destinée, les autres pour la terre si tel est leur sort. Les premières auront une élégance innée qui les fera se complaire aux sphères éthérées, les secondes seront nerveuses et populaires, n'écoutant que leur génie et leur instinct. Quelques esprits, et c'est à eux que nous devrions donner la palme, auront le fond spiritualiste avec l'expression réaliste ; ils seront les plus humains, nous présentant la nature sous son double aspect et donnant satisfaction à nos sens et à nos aspirations. Ainsi se conciliant les deux écoles, on aura pris à la terre sa couleur et au ciel son esprit. Mais de tant d'œuvres produites, celles-là seules dureront qui à leur mérite artistique auront joint la sincérité, et qui auront été l'expression intime d'une âme..., etc.

Ah ! cher Gérumont, que de choses à dire sur la philosophie de l'art ! Que ferai-je de tous ces papiers noircis depuis dix ans ? Que choisir pour en former mon livre prochain ? Mes *Contes d'Oiseaux*

écrits il y a des années ? *Histoire d'un corbeau dilettante, Concert d'oiseaux, Mémoires d'une mouche? L'Oncle bourdon ?* Mes méchants et cruels *portraits ? Mes réflexions philosophiques ? Mes poèmes en prose.* Pauvres chers enfants, les folles petites filles, les derniers moments, etc. ? Mes *Heures de solitude.* Que je voudrais oser publier ce livre ! toutes mes souffrances, inconnu, perdu, désespéré, dans les pays étrangers, le jour où je m'embourbais dans les marais pontins, celui où je me sentais balancé dans l'île d'Ischia par une douce brise et des flots d'azur, la nuit à la chartreuse de Grenoble... toute cette fièvre enfin dans laquelle j'ai vécu serait là reproduite dans une poignante originalité. Audaces fortuna juvat, je me le dis pour me reconforter. En attendant, cher Jaquelart, priez Dieu pour qu'il me permette de réaliser mes espérances, comme je le prie pour qu'il vous accorde tous les bonheurs et tous les honneurs que vous pourvez désirer. J'espère aller vous voir le mois prochain et vous trouver, en bonne santé ainsi que votre famille. Je suis en Allemagne depuis quinze jours, allant à l'aventure par les vals et les monts, souffrant beaucoup mais supportant bravement mes douleurs par l'espoir de les exprimer. Mes excursions ne m'amènent que malencontreuses, ayant tour à tour des chiens, des vaches et des enfants à mes trousses. Un jour c'est un fou, la tête ornée de fleurs et de roseaux, et heurtant de ses mains deux morceaux de faïence, qui me poursuit dans la plaine des Ardennes (vers Malmédy) en hurlant : Mahome ! Mahome ! Un autre jour c'est un chemin mal indiqué, et me voilà dans l'herbe mouillée, occupé à chercher une trouée à la haye ! Hier c'est la poste que je manque à quatre lieues d'ici ! J'étais de retour à minuit, exténué. Qu'ai-je rapporté de ce voyage ? Le souvenir d'un hameau (unken) obscurci de hayes et d'arbres fruitiers, et d'une petite phtisique, assise dans son petit jardin, parmi ses poules. Chère petite, déjà blanchie par la mort, j'exprimerai ta mélancolie en ces beaux jours de printemps, et tu seras peinte toute entière, avec les objets qui t'entourent, avec cette écuelle même où tu verses du lait pour ton chat.

Adieu cher Jaquelart, veuille présenter mes hommages à ta Dame, et crois moi ton affectionné ami,

Octave PIRMEZ.

Aix-la-Chapelle, 18 mai 1863.

Cette lettre nous a paru particulièrement intéressante.

D'abord, elle nous apporte des renseignements inédits sur les premiers travaux littéraires d'Octave Pirmez. Elle nous révèle l'existence de « méchants et cruels portraits » dont nous n'avions jamais entendu parler ; celle aussi des « contes d'oiseaux » dont nous ne trouvons aucune trace, même dans les confidences à Siret sur les années de jeunesse, à moins qu'on ne veuille voir une allusion à ces écrits dans la lettre du 17 avril 1873. Pirmez, évoquant le temps où, à quinze ou seize ans, il accompagnait son père à la chasse, dit : « c'est en ces heures là, je crois, que je m'enamourai de la nature au point de vouloir un jour exprimer ses attraits par ma plume. Que m'importait alors la vie des hommes illustres de Plutarque ? La biographie ou les faits et gestes de Clareaux, Ramette, Rustaud, Blanchet étaient pour moi d'un bien autre intérêt ».

Mais la vraie révélation est dans la profession de foi littéraire que la lettre contient. Sans doute, elle ne nous apprend rien concernant les idées de Pirmez. Fréquemment dans ce que l'on connaît de ses correspondances, il se montre préoccupé d'accorder l'idéalisme et le réalisme, d'ennoblir celui-ci. Et il a écrit dans les *Heures de Philosophie* : « rejoindre en sa pensée ces deux rayons dont l'un est représenté par l'idéal et l'autre par la réalité ».

Cela rend le même son que la dissertation adressée à Jacquart ; mais notre lettre date de 1863. Par elle nous savons que les idées de Pirmez jeune étaient déjà, avec fermeté, celles que l'écrivain exprimerait, répéterait fréquemment plus tard, à une époque où la vogue du naturalisme expliquait mieux ses préoccupations. Qu'il fût déjà touché en 1863 par la volonté de réagir, qu'il en vît déjà la nécessité, cela nous renseigne sur sa clairvoyance. Et nous le savons par cette missive, il fut long le débat intérieur qui devait aboutir en 1882 seulement

à cette conclusion apaisante : « Réalisme, Idéalisme ! Classiques, romantiques ! Travaillons en écoutant la voix intérieure, puis on dira dans quel compartiment il faut nous mettre. Le principal est de se rapprocher de la vérité essentielle ». (Lettre à Paul De Decker, 20 novembre 1882).

La lettre à Jacquelart constitue donc un document précieux d'histoire littéraire. Et l'Académie sait gré à M^{lles} Jacquelart qui voulurent bien lui offrir ce document, avec le curieux dessin à la plume qui l'accompagne, que Pirmez a intitulé « l'âme de Frankenberg », qu'il a signé, daté — 3 mai 1863 — et dédié : « à mon ami L. Jacquelart. Ce dessin, maladroit mais curieux par son accent romantique, avait été envoyé à Lambert Jacquelart, d'Aix-la-Chapelle, avec la lettre du 18 mai.

LES FUNÉRAILLES DE GEORGES EEKHOU

Discours de M. Hubert Krains, Directeur de l'Académie

Au mois de janvier dernier, lorsque M. Auguste Dourepoint, mon prédécesseur, me passa la direction de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, il eut la satisfaction de pouvoir dire que son directorat serait marqué d'une pierre blanche et qu'il emportait de ses fonctions le plus agréable souvenir. Je devais, hélas ! être moins favorisé. Il m'était réservé d'assister au départ d'un de nos membres les plus considérables, de venir saluer une dernière fois, au nom de notre Compagnie, un de nos plus éminents écrivains, Georges Eekhoud, auquel me liait une amitié de quarante ans et toute la reconnaissance que l'on doit aux maîtres qui vous ont encouragé à vos débuts de leurs conseils et vous ont soutenu de leur exemple.

Georges Eekhoud appartenait à cette catégorie d'écrivains personnels et intransigeants dont Barbey d'Aurevilly a réalisé le type le plus complet et pour qui, suivant le mot de Paul Bourget, « la littérature est un songe réparateur ». Comme l'auteur des *Diaboliques*, celui des *Kermesses*, de *Kees Doorik*, du *Cycle patibulaire*, d'*Escal Vigor* est tout entier dans ses livres. Il épouse les passions, les enthousiasmes, les joies, les souffrances de ses personnages. Il les exagère même pour les élever au niveau de sa forte personnalité. Ses admirations sont toujours allées aux artistes robustes qui ont exalté la vie. Il a aimé Rubens et Jordaens, comme il a aimé toute la pléiade shakespearienne, dont il s'est fait le critique et l'historien pour revivre l'existence aventureuse du génial Anglais et de ses rudes compagnons. Il a peint des personnages de son temps, des personnages de chez nous, mais il les a stylisés. Il a décrit des paysages de chez nous, spécialement ses chers polders, mais il les a transfigurés. Il leur a donné cette puissance et ce relief que les grands passionnés seuls peuvent conférer à leur œuvre. Il les a marqués de sa griffe d'acier. On reconnaît une page d'Eekhoud comme on reconnaît une page de Barbey. Ainsi que Francis Nautet l'a dit avec justesse, il avait » une *langue* plutôt

qu'un style ». Cette langue est rude et un peu tendue. Mais elle est originale et savoureuse. Elle traduit avec une parfaite précision toutes les nuances de sa sensibilité nerveuse et compliquée. Car Eekhoud fut surtout un sensible. Il recherchait voluptueusement ce qui, dans la vie, pouvait faire flamber son cœur. C'est pour cela qu'il a tant aimé les pauvres et, parmi les pauvres, les plus disgraciés, les plus seuls, ceux que la société rejette et que personne ne plaint. Il est allé à eux avec une âme de Christ ; il en a fait une famille, sa famille, et son œuvre restera leur légende.

Ce grand amour, il l'étendait à toute la nature. Nul n'a mis plus de sentiment dans ses descriptions. Dans ses livres, la terre devient une chose vivante, une amie qui écoute vos confidences, une amante qui vous berce dans ses bras robustes. Aussi peut-on dire qu'il a réalisé le rêve qu'il a prêté à un de ses personnages de prédilection. Eekhoud » a confondu un monde dans ses caresses, il s'est épanché dans toute » la création, il s'est pâmé au cœur même d'un univers de beauté » puissante et de grâce balsamique ».

Après la disparition du sublime auteur des *Rythmes souverains*, nul décès ne pouvait laisser un plus grand vide dans notre monde littéraire. Dans un pays où les œuvres de l'esprit sont rarement appréciées à leur valeur, Eekhoud était un magnifique exemple et un constant encouragement. Il avait fait de la littérature son unique passion. Il lui avait tout subordonné. Nul écrivain chez nous n'a été plus ballotté par la vie. Mais la vie ne l'a jamais vaincu. Elle n'a jamais fait de lui un résigné. Elle n'a jamais fait de lui un découragé. La littérature était sa religion. Il l'a servie comme un apôtre. Et quand il est tombé, il est tombé comme tombent les beaux lutteurs. Au lendemain de sa mort, sur son masque refroidi, on pouvait encore lire les signes de l'ardente volonté qui lui avait fait réaliser, envers et contre tout, l'œuvre qu'il portait dans son vaste esprit. Eekhoud mort serrait toujours « le roseau vert entre ses dents ».

La plus consolante pensée qu'on puisse garder d'un ami disparu est celle qui consiste à associer à son souvenir l'idée qu'on a pu lui procurer un grand plaisir dans les derniers jours de sa vie. Il y a à peine une semaine, à notre dernière rencontre, au théâtre du Parc, où l'on fêtait Verhaeren, il me remerciait, avec la plus tendre effusion, d'avoir reproduit dans un article que je venais de publier sur son ami, un passage d'une lettre que celui-ci m'avait écrite il y a trente ans et qui

le concernait. La joie profonde que m'a paru lui causer la révélation de cette parole d'un confrère, pour lequel il avait toujours professé la plus haute estime et auquel il avait toujours été uni par une sincère affection, m'autorise à croire que c'est en la répétant ici que je rendrai le plus sûrement à sa mémoire l'hommage qu'il aurait désiré.

» C'est vers la vie — disait Verhaeren — vers la toujours multiforme vie des choses et des hommes qu'il faut se tourner. Sous ce rapport, quel plus bel exemple que Georges Eekhoud ! Il est, je crois, plus dans le vrai que n'importe qui. Lui du moins n'a pas peur de la vie tendue jusqu'au paroxysme et gonflée jusqu'à l'apoplexie ».

Mon cher Georges ! Au nom de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises dont tu étais la fierté et l'honneur, au nom de tes vieux amis, qui te doivent tant de belles heures de leur vie, au nom de tous les écrivains auxquels tu as tendu si souvent une main fraternelle, je te remercie pour ta générosité, pour ta bonté, pour tous les chefs-d'œuvre que tu nous laisses. Je ne te dis pas adieu. Des hommes comme toi ne meurent pas. De même que ton grand ami Verhaeren, tu resteras dans la tombe un génie agissant, le superbe animateur que tu fus pendant toute ton existence. Il nous suffira d'ouvrir un de tes livres pour revoir ta figure, pour entendre ta voix nette et sûre, pour te retrouver tout entier. C'est là qu'aux heures de doute et de découragement nous irons chercher la parole qui réconforte. C'est là que les jeunes, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain, iront puiser les mâles leçons, celles qui leur permettront de perpétuer la lignée de nos grands morts, d'ajouter des chefs-d'œuvre à leurs chefs-d'œuvre, de contribuer comme ils l'ont fait — avec le même amour et le même désintéressement — à la gloire de la patrie.

LE FONDS DES LETTRES

Dans sa séance du 13 mai, l'Académie a fixé le mode d'action du Fonds des Lettres que, d'accord avec le Ministre des Sciences et des Arts, elle a décidé de créer, réalisant l'idée formulée dans le rapport rédigé en 1923, par M. Albert Mockel, au nom de la Compagnie.

Le Fonds des Lettres est destiné à encourager les écrivains dans leur labeur, notamment à faciliter la production des jeunes talents. Il interviendra par des subventions, pour assurer l'édition de certaines œuvres, pour permettre à des écrivains de poursuivre un travail exigeant des recherches, pour rendre possible la représentation d'œuvres théâtrales, pour aider des revues littéraires, aussi, dans certains cas des écrivains qui, ayant fourni une carrière honorable, se trouveraient dans une situation difficile. Il pourra enfin intervenir pour assurer la réédition des œuvres d'écrivains disparus.

Le Fonds est alimenté par des contributions annuelles, par le revenu de dons et de legs faits à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises. Il est géré par la Commission administrative de l'Académie sous le contrôle de celle-ci.

Les comptes sont vérifiés chaque année par deux membres de l'Académie, désignés par elle. Ils sont publiés, ainsi que la liste des souscriptions annuelles et des dons, dans le Bulletin de l'Académie, qui sera envoyé aux souscripteurs.

CHRONIQUE

L'Académie avait mis au concours, à l'occasion du centenaire de la naissance de Charles de Coster, une étude critique sur cet écrivain.

Dans sa séance du 9 juillet, l'Académie, sur la proposition du jury composé de MM. Georges Doutrepont, Georges Eekhoud, Hubert Stiernet, Gustave Vanzype et Maurice Wilmotte, a décerné le prix au mémoire présenté par M. Joseph Hante.

Elle a décidé l'impression de ce travail.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER boulevard Militaire, 44, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COURouble, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 111, avenue de Paris, Rueil (Seine et Oise) France.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Les Baumettes, Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 46, Boulevard Militaire, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikstraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4
Strasbourg.
Brand WHITLOCK.
-

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Charles Van Lerberghe. — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par M. Jules FELLER.

La Langue scientifique en Belgique, par M. Albert COUNSON.

Le Premier Tartuffe, par M. Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par M. Albert COUNSON.

Michel Ange, par M. Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par M. Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par M. Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par M. Gustave CHARLIER.

Les Sources de Bug Jargal, par M. Servais ETIENNE.

Ronsard et la Belgique, par M. Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française, par M. A. COUNSON.

L'Évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par M. Georges DOUTREPONT.